



CHARLES PLISNIER EN NOVEMBRE 1937, peu avant qu'il reçoive le prix Goncourt. Collection Charles Bertin, Rhode-Saint-Genèse.

Temps d'arrêt sur quelques maîtres

Charles Plisnier

LA VIE

'Pour écrire, comme pour vivre, il faut d'abord beaucoup d'amour.'

C'était un jour d'été, au jardin. J'avais douze ans. Je venais de lui apporter en tremblant mon premier poème. Charles Plisnier le lut, puis il me dit doucement: 'C'est bien. Mais, un jour, tu renieras ceci. Pour écrire, comme pour vivre, il faut d'abord beaucoup d'amour...' Plus tard, un soir de juillet 1952, je me retrouve près de lui, dans une chambre de clinique, à la veille de l'intervention chirurgicale dont il devait mourir. Nous parlons du problème de la foi, du salut. Il est debout près de la fenêtre. Il rêve un peu, et une phrase vient lentement à ses lèvres: 'Pour être sauvé, je crois qu'il faut seulement avoir eu beaucoup d'amour...'

Vingt années séparent ces deux images. C'est le même Plisnier. Physiquement aussi, malgré l'âge et la maladie, il avait peu changé. Je le revois dans cette chambre blanche: grand, front haut, lèvres fines, regard profond embusqué sous la broussaille des sourcils, mains vivantes accompagnant, achevant les paroles... Certes, le temps avait posé sa griffe au coin des lèvres, au bord des yeux. Le visage s'était aminci et le mal, sournoisement, dans son corps, achevait son œuvre. Mais l'œil avait acquis plus de pénétration encore, la voix plus de gravité, plus de chaleur. Ce jour-là, comme vingt ans plus tôt, on eût dit que ce cœur emprisonnait une flamme...

Né à Ghlin (Hainaut) le 13 décembre 1896, au

bord du siècle finissant, Charles Plisnier vécut son enfance et son adolescence à Mons dans cette maison de la rue Chisaire, où je suis né moi-même:

'Voici la rue où était notre maison. Détruite, notre maison. Là où elle fut, on bâtit une banque. Mais il me suffit de fermer les yeux pour la revoir. Et si je les rouvre, je retrouve le trottoir de pierres bleues, d'où je partais en courant pour l'école...' (Une Voix d'or).

Dès 1912, il publie dans sa ville natale le recueil de ses premiers vers, *L'Enfant qui fut déçu*, qui lui vaut une lettre élogieuse de Verhaeren. Mais déjà, la tentation de l'action politique l'habite: la révolution russe d'octobre 1917 le touche au cœur, et il engage son être entier dans la lutte. Ses études de droit terminées, il s'inscrit au Barreau de Bruxelles, se marie en 1921 et s'installe dans cette maison de la place Morichar, à Saint-Gilles, qui reste inexprimablement liée à son souvenir dans l'esprit de ses amis. Le combat politique l'absorbe si totalement qu'il se refuse à publier. Mais son adhésion aux thèses de la 'révolution permanente' prônée par Trotsky entraîne son exclusion de l'Internationale en 1928.

Cette rupture, qui déchire l'homme, permet au visage de l'écrivain de sortir de l'ombre. En six années, de 1930 à 1936, il ne publie pas moins de onze volumes, où la poésie a la première part. Citons *Prière aux Mains coupées* (1930), *Histoire sainte* (1931), *Figures détruites* (1932), *L'Enfant aux Stigmates* (1933), *Fertilité du Désert* (1933), *Déluge* (1933), *Babel* (1934), *Odes pour retrouver les Hommes* (1935), *Sel de*

la Terre (1936) et Périple (1936). Cette jubilante explosion créatrice constitue une manière de revanche sur le silence forcé de la décennie précédente. Il se retrouve déraciné, mais libre.

C'est en 1936 aussi qu'il publie son premier roman, *Mariages*, qui connaît un éclatant succès de librairie et manque de peu le Goncourt. Ce succès lui permet de réaliser un de ses rêves: il renonce au Barreau, quitte la Belgique, et s'installe en France. Il ne sera plus désormais qu'un écrivain.

En 1937, le triomphe de *Faux Passeports* vient confirmer celui de *Mariages*, balayant les dernières hésitations du Jury Goncourt. Le 2 décembre, le prix célèbre lui est décerné. Fait sans précédent: il le reçoit pour les deux œuvres en même temps.

Désormais, l'histoire de Plisnier n'est plus que celle de ses livres: *Meurtres* paraît en 5 volumes de 1939 à 1941; *Mères*, en 3 volumes, de 1946 à 1949. Mais bien d'autres titres jalonnent les quinze dernières années de la vie de l'écrivain: deux recueils de poèmes: *Sacre* en 1938 et *Ave Genitrix* en 1943; une pièce: *Hospitalité* en 1943; des romans: *Héloïse* (1945), *La Matriochka* (1945), *Beauté des Laidés* (1951); des nouvelles: *Croix de Vénus* (1943), *L'Homme nocturne* (1943), *Une Voix d'Or* (1944) et *Folies douces* (1952).

Mais, dès la fin de la guerre, sa fièvre d'action le ressaisit: cette Europe qu'il a si admirablement chantée dix ans plus tôt dans *Périple*, à une époque où la tyrannie des États en masquait la réalité aux yeux des Européens eux-mêmes, voici que l'après-guerre lui donne sa chance. Charles Plisnier veut participer à sa construction. Une fois de plus, il se multiplie. Il est de tous les congrès, de toutes les conférences: Paris, Berlin, Genève...

En même temps, il se préoccupe du sort des minorités. Pour lui, la plus menacée de toutes est notre Wallonie. Depuis sa jeunesse, avec ce curieux sens prophétique dont il a donné mille preuves dans sa vie, Plisnier n'a cessé de signaler le danger qui pèse sur la partie française de notre pays, sur sa civilisation, sur sa

1 Décembre 1937

Monsieur Charles Plisnier.

J'ai l'honneur et le plaisir de
 vous annoncer que vous avez
 été élu. L'Académie Goncourt
 vous a décerné son prix dans la
 séance d'aujourd'hui et nous vous
 en faisons nos compliments.

J. H. Rosy aîné
 Pol. Néveux
 de l'Académie

J. H. Rosy - pour Albert
 Louis envoie Louis Descaze

Robert Doyelle Léo Larsuer

LETTRE DATÉE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1937 et signée par tous les membres de l'Académie Goncourt. Elle annonce à Charles Plisnier que le célèbre prix lui a été décerné. Collection Charles Bertin, Rhode-Saint-Genèse.

culture, sur sa langue, sur sa liberté. Mais le péril augmente sans cesse, et, cette fois, il jette un véritable cri d'alarme en publiant un important article dans la revue *Synthèses*, le mois même de sa mort, en juillet 1952: *Lettre à mes concitoyens sur la nécessité d'une révision constitutionnelle*:

'La question du 'réunionnisme'...ne saurait se poser. Raisons de politique extérieure, raisons de politique intérieure, tout s'y oppose. Soyons réalistes, et rallions-nous unanimement à l'idée d'une fédération flamande et wallonne dans les cadres de l'État belge.'

Mais les épreuves qu'il traverse et le travail harassant qu'il s'impose, altèrent sa santé. Le 14 juillet 1952, Charles Plisnier entre en clinique, à Bruxelles, pour y subir une opération. Il y meurt le 17 à 7 heures du soir.

L'ŒUVRE

Son œuvre, qui demeure l'un des plus beaux témoignages des angoisses et de la dignité du demi-siècle, ne suffit point, on le voit, à remplir une existence, qui fut tumultueuse, et dans laquelle la plupart des drames d'une époque instable et divisée trouvèrent un écho passionné. Poète, romancier, journaliste, orateur, essayiste, épris d'économie et de sociologie, tourmenté par les problèmes du fédéralisme national et européen, balancé entre les horizons les plus opposés du matérialisme et de la foi, il est peu d'êtres à qui s'applique avec autant d'exactitude la phrase de Térence: *'Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.'*

Il fut, comme je l'ai montré plus haut, l'un des premiers écrivains, avec Albert Mockel et Marcel Thiry, à dénoncer les périls de l'impérialisme flamand et à réclamer avec force, en un temps où cela paraissait encore un crime de lèse-Belgique, l'institution du fédéralisme dans nos provinces. Il fut alors abreuvé d'injures. Aujourd'hui, la cause qu'il défendit en isolé sinon en solitaire, recrute des adeptes de plus en plus nombreux dans les rangs de ceux qui critiquaient naguère son 'incivisme'...

Il faut y insister — car c'est une des clefs de sa nature, et, sans doute, une des raisons de sa grandeur —, Charles Plisnier apparut toute sa vie comme un hérétique à la majorité de ses contemporains. Ayant aussi peu de considération pour les idées reçues que pour les gens en place, haïssant la compromission autant que le mensonge, mal à l'aise dans les habitudes mentales chères à la plupart des hommes, il appartient à la race de ceux qui cherchent en gémissant et qui restent, jusqu'au bout, fidèles

à leurs seules vérités intérieures. Les sarcasmes dont la droite le couvrit quand, entre 1918 et 1929, il dévoua sa vie au communisme qui lui apparaissait dans sa nouveauté comme une sorte de religion de l'honneur social, il les retrouva plus tard, dans d'autres bouches, quand il se rapprocha de Dieu. Car il est admis, bien sûr, dans les *credo* habituels des Maisons du Peuple, qu'un socialiste ne peut nourrir aucune inquiétude spirituelle, et on n'aime pas toujours, dans les maisons de Dieu, les croyants qui prêtent une oreille trop attentive au message social de Jésus.

La vérité est que toute sa vie fut une poursuite de l'homme. Toute sa vie fut une quête de ce qui l'ennoblit, une dénonciation de ce qui l'abaisse. Et le roman, comme la poésie, comme la politique, ne furent pour lui que des moyens de satisfaire cette passion de la vérité et de la justice qu'il plaçait avant toute autre. Le communiste ne contredisait pas en lui le croyant, le romancier ne cessa jamais d'être un poète. En réalité, ce cruel était un tendre, ce politique un élégiaque, ce révolutionnaire un chrétien:

'J'exècre le lion, mais j'ai tué la biche.

J'ai blasphémé Jésus, mais je prie en secret.

J'ai supplié l'amour, mais j'écarte le trait.

Je célèbre le lot du pauvre, et je suis riche.'

(*Prière aux Mains coupées*).

La poésie. Ainsi, quand on analyse son œuvre, c'est vers sa poésie qu'il faut se tourner d'abord. Aussi diverse et complexe que l'homme lui-même, elle fut, durant quarante années, le journal de bord, la feuille de température de ce grand vivant. Et elle nous fournit le reflet exact et tourmenté d'un itinéraire spirituel qui emprunta toutes les grandes routes et la plupart des sentiers du cœur humain. D'*Élégies sans les Anges* à *Sacre*, de *Fertilité du Désert* à *Ave Genitrix*, de sa période surréaliste à l'âge de sa dernière maturité, où il retrouva, dans le souvenir de sa mère et dans les pouvoirs de l'enfance, le visage d'un Dieu toujours fui, toujours cherché, elle ne fut rien d'autre qu'une 'ode pour retrouver les hommes.' Entre les blasphèmes d'*Histoire sainte* et le *Si Dieu n'existe point, pourquoi*

l'insultes-tu? d'Ave Genitrix, on ne découvre aucune contradiction. On y découvre, au contraire, la fidélité d'un homme à sa blessure.

*'Il y avait une fois un enfant,
et il ne voulait pas guérir.
Il y avait une fois un homme libre,
et il effaçait la marque de ses fers
chaque matin.
Il y avait une fois quelqu'un,
quelqu'un.
Il fut changé en lui-même
et ne se reconnut pas.'*

(Odes pour retrouver les hommes).

La vérité est qu'il importe que nous nous gardions toujours, en évoquant Plisnier, de notre tendance naturelle à la simplification: *'Tous les vents se rencontrent dans mon cœur'*, écrivait-il déjà dans *Elégies sans les Anges*. Et je l'ai entendu plus d'une fois citer la phrase de Pascal: *'On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant l'une et l'autre à la fois'*. 'A la fois', disait Pascal... A trente ans de distance, je revois le visage de Plisnier, et le doigt qu'il levait pour attirer mon attention sur ces trois mots.

Pascal... Puisque ce nom vient sous ma plume, je rappellerai un autre souvenir: le visiteur qui pénétrait dans le bureau de l'écrivain, apercevait sur la bibliothèque la tête du Christ de Beauvais, encadrée par le masque de Robespierre et par celui de l'auteur des *Pensées*. Ce rapprochement ne manquait pas d'étonner certains. Il était pourtant naturel au maître des lieux: en marquant la rencontre de trois ferveurs dans le cœur du même homme, ces trois masques s'inscrivaient sur le mur pâle comme une signature au bas d'un texte.

Le roman et la nouvelle. Cette fidélité à soi-même, cette passion de la vérité dont je parlais tout à l'heure, on les retrouve aussi présentes dans l'œuvre romanesque de Charles Plisnier: *'Il n'existe pas à mes yeux de plus grand devoir pour le romancier, écrit-il, que le devoir de la vérité'*. Témoin de soi en poésie, il devient ici témoin des autres. Observateur passionné, 'historien de ce qui ne se voit pas', moraliste dénonçant, par le biais de personnages appa-

raissant dans une lumière sans complaisance, les bassesses d'un certain ordre bourgeois, il s'est attaché au long de vingt romans à décrire des êtres habités par une vie intérieure dans un monde qui a perdu la sienne. Didier et Christa dans *Mariages*, Noël dans *Meurtres*, Daru dans *Mères*, appartiennent à cette lignée de révoltés qui n'acceptent pas les vertus de l'ordre bourgeois, qui refusent les tabous de la respectabilité, et qui, à la fascination de la puissance, de l'argent et des honneurs, opposent leur intransigeante sincérité. Comment ne pas le reconnaître en eux?

Moins connues en général que les romans de Plisnier, ses nouvelles dépassent parfois ceux-ci en intensité, sinon en profondeur, et certaines d'entre elles peuvent être considérées, par la perfection de leur dessin et l'intérêt des cas psychologiques qu'elles soulèvent, comme des modèles du genre.

Généralement écrites à la première personne, elles s'attachent à la peinture d'âmes étranges ou insolites, à la description d'un état de crise, et elles valent par leur raccourci, par leur rythme haletant, par cette pulsation urgente de la vie en train de se faire ou de se défaire. L'épuisante objectivité du roman fait place ici à une peinture urgente et passionnée où, sans trahir la vérité, se donnent libre cours toutes les séductions de l'art.

Telle quelle, l'œuvre de Charles Plisnier compte parmi les plus riches de ce temps. Elle n'est certes point de celles qui incarnent 'la perfection de l'ordre'. Mais elle vaut par les admirables qualités de l'écrivain, par l'honnêteté sans concession de l'homme, par l'aventure spirituelle merveilleusement dédaigneuse des risques où il a, sans relâche, mené son cœur et son corps. Fougueuse et vibrante autant qu'il l'était lui-même, chaleureuse, véhémence, singulière, pathétique, traversée d'ombres et d'éclairs, pleine de cris et d'interrogations sans réponse, elle rayonne de tout l'amour qu'il n'a cessé d'éprouver pour la créature humaine.

Charles BERTIN